

A l'écoute de nos oiseaux

Nous sommes 18, le 20 avril, à nous trouver au Centre Culturel, tous ponctuels malgré l'heure matinale. L'air est frais, on devine le soleil tout prêt à percer le léger rideau de brouillard, la matinée sera belle ! Nos amis emplumés seront-ils, eux aussi, au rendez-vous ?

D'un pas allègre, l'œil en éveil, l'oreille attentive, nous traversons le village encore endormi. Près du joli pont sur la Thève, un premier arrêt : du haut de son arbre, un pinson lance son chant vigoureux. Nous notons bien la roulade qui signe son refrain. Il le répétera dix fois, vingt fois, cent fois, continuons.

L'allée des peupliers est déserte et muette, mais du fond des bois nous parvient l'éclat de rire en cascade du pivert. Tss tss tss, nous sommes quelques-uns à avoir entendu un troglodyte mignon qui hante les broussailles à l'endroit où nous entamons la montée ensablée (la Cavée) qui va nous mener à la route des tombes. Il suffit d'une courte grimpe pour se trouver en plein soleil.



Passé le viaduc, un arrêt s'impose : c'est le moment de faire silence et d'écouter le chant mélodieux d'une fauvette à tête noire, un timide gazouillis qui débouche sur une strophe éclatante au timbre pur et flûte. Un peu plus loin, un buisson nous envoie le chant de la fauvette des jardins, sa cousine. Cette fois, pas de sons flûtes, mais un bavardage coloré, en longs couplets soutenus, à perdre haleine, écrasé de temps en temps par le fracas d'un train qui passe au-dessus de nos têtes.

Du lointain nous arrivent, amortis par la distance mais aisés à reconnaître, les accents d'un rossignol. Il doit s'agir d'un premier éclaireur ; le gros de la troupe, manifestement, n'est pas encore arrivé.

Des chants de fauvettes, mêlés des sifflets nerveux d'une sitelle, nous accompagnent tout le long du chemin jusqu'à la descente vers les étangs.

Le soleil du matin filtre à travers le vert tendre du jeune feuillage des hêtres, les dernières nappes de brume flottent à la surface de l'eau où naviguent quelques cygnes majestueux, rien ne manque à la poésie de ce tableau enchanteur.

Un petit détour pour observer de tout près un grèbe en train de couver, indifférent à ces visiteurs indiscrets, et nous amorçons le retour vers Coye.

Mais une dernière surprise nous est réservée, la "cerise sur le gâteau". Après le château de la Reine Blanche, du sommet d'un grand chêne, invisible à nos yeux, une grive musicienne envoie vers le ciel son message sonore, une pure merveille. Les conversations se sont tues, nous assistons tous, plein d'émotion, au récital qu'elle nous donne pour clore en beauté cette agréable matinée.

Pierre RUCKSTUHL